Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 50

Artikel: Le secret de la bonne humeur
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224942

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sous la main. On m'a affirmé que, depuis quelques années, il manifestait un goût particulier pour les œuvres de Delly.

Non seulement il lit un livre, mais il en retient les chapitres principaux. Sa mémoire est merveilleuse. Il y a une vingtaine d'années qu'il a lu le « Comte de Monte-Cristo », eh bien, il connaît encore l'auberge de Caderousse comme s'il y allait régulièrement boire ses trois décis. Le jour où il a entendu parler de Frédéric Mistral il n'a eu de cesse de se procurer le poème « Mireille » dont il connaît par cœur plusieurs beaux passages. Sa connaissance approfondie du patois lui a permis de se familiariser avec le provençal, aussi ce pélerinage de Maillane est-il la réalisation d'un projet caressé depuis longtemps.

Pour la première fois de sa vie, François oublie de dormir dans la voiture. Il parle sans cesse de ces deux héros de la Provence : Mistral et Daudet. Chaque fois qu'il aperçoit, dans la campagne, une chèvre qui broute paisiblement l'herbe rare, il rappelle un souvenir de la petite Blanquette que le loup mangea à l'aube. Et pour montrer que la langue provençale lui est familière, il ajoute :

« La cabro de moussu Seguin que se battègue touto la neui erne lou loup et piei lou matin lou loup la mangé. »

Il faut croire que François du Crêtet a pris, pour citer cette phrase, le véritable accent du terroir, car le chauffeur a soudain manifesté — en termes provençaux bien entendu — toute son admiration.

***

A gauche et à droite de la route, les cultures apparaissent peu à peu, ainsi que les oliviers, lesquels sont alignés comme des soldats à l'exercice. C'est dimanche. Il n'y a personne dans la campagne. C'est à peine si l'on croise, de temps à autre, un paysan endimanché.

Brusquement, un village apparaît derrière un rideau de cyprès qui l'abrite du vent : c'est Maillane. De jolies maisons bordent la rue principale. Il y a quelques promeneurs. Les hommes, en habits noirs, portent, comme jadis Mistral, le feutre aux larges ailes. Les femmes sont en noir également. Quelques-unes ont arboré la coiffe du pays. D'autres — les plus jeunes — préfèrent suivre la mode du jour : chapeaux de Paris et bas de soie.

A mesure que nous approchons du centre de la bourgade, les passants deviennent plus nombreux. Voici la place publique avec l'église. La porte est grande ouverte et la foule se presse car la messe va être célébrée. Encore quelques tours de roue et la voiture s'arrête brusquement devant une maison modeste entourée d'une grille.

— La maison de Mistral, déclare le chauffeur en se retournant à demi sur son siège.

Nous descendons.

François du Crêtêt marche en tête. Après lui vient Marc-Henri, un peu gêné, qui se demande si l'on ose, comme ça, pénétrer tout de go, dans une maison particulière. Il fait part de ses doutes à François, lequel le rassure avec force gestes. Quant à Jules au Sapeur, il se tient résolument à l'écart. Il regarde à droite et à gauche, comme s'il cherchait quelque chose. J'imagine qu'une devanture d'auberge ferait bien mieux son affaire que cette demeure silencieuse, à demi-cachée par de grands arbres et entourée d'une imposante grille.

Mais déjà François a poussé la porte ; il pénètre dans le jardin et s'approche du perron. Il allait heurter lorsqu'une petite femme en robe noire et coiffe du pays, surgit brusquement.

Très poliment François ôte son chapeau et engage la conversation. Rassurés, nous nous approchons insensiblement et apprenons que la petite personne — vive et sémillante malgré la soixantaine — qui est en face de nous n'est autre que la gouvernante de Mistral. Elle a servi le maître pendant vingt-huit ans et tient encore le ménage de sa veuve, laquelle habite la maison où nous sommes.

Visiblement heureuse des compliments que François lui adresse, elle parle d'abondance. Elle nous raconte l'enfance de Mistral au « Mas du Juge », puis sa jeunesse au milieu des paysans. Nous apprenons encore que le poème « Mireille» fut écrit dans la maison d'en face où l'on distingue un vieux cadran solaire.

— Voilà dix-huit ans qu'il est mort, ajoute-t-elle, eh bien, on le regrette encore dans tout le pays !

Ensuite nous faisons, en sa compagnie, le tour du bâtiment et arrivons dans le jardin où se dresse le monument, élevé en 1930, lors des fêtes du centenaire de la naissance du poète.

Dans un bloc de marbre blanc, il se dresse, là, dans une attitude qui lui était familière. Autour de lui, les arbres vigoureux étendent leurs branches et forment un merveilleux cadre de verdure. Dans le silence de cette matinée d'été, parmi les chants d'oiseaux et le bourdonnement des insectes, à deux pas de la maison où s'écoula paisiblement son existence, Frédéric Mistral est véritablement chez lui. Il a l'air de revenir d'une promenade dans la campagne. Avant de rentrer chez lui, pour reprendre le labeur quotidien, il a passé par le jardin et, un peu las, il s'est appuyé à une colonne. Tout à l'heure, il va descendre de son piédestal et nous parler avec cette cordialité qui lui était coutumière.

Nous restons un instant muets et recueillis en face de cette statue. Puis Marc-Henri s'éloigne le premier. Ensuite Jules au Sapeur s'approche de François, le touche à l'épaule et l'emmène. Tandis que celui-ci s'éloigne à regret, on l'entend répéter :

— Ah ! c'était un grand homme, un bien grand homme !

La visite est finie. Nous regagnons la voiture et filons vers le sud où apparaît, dans le lointain, pittoresquement étagée, la chaîne des Alpilles.

Jean des Sapins.

LE SECRET DE LA BONNE HUMEUR

MONSIEUR, me dit mon voisin de table, je suis un joyeux voyageur de commerce. Si je ne chante pas : « J'ai fait trois fois le tour du monde », c'est pour deux raisons : la première, c'est qu'en réalité je ne suis jamais sorti de Suisse ; la seconde qui, à elle seule, serait suffisante, c'est que je n'ai pas de voix et que je ne sais pas mieux chanter qu'un salsifis. J'ai fait de nombreuses tournées ; j'ai visité d'innombrables bourgades et savez-vous quel est le secret de ma bonne humeur, de ma jovialité et de mon entrain ?

— Vous n'êtes pas marié, peut-être ? Vous n'avez pas de belle-mère ? demandai-je.

— Pour un voyageur de commerce, cela n'a aucune importance d'être ou de n'être pas marié, me répondit-il, vu que sa belle-mère ne figure jamais parmi les bagages qui l'accompagnent. Je dois mon heureux caractère au soin que je prends toujours de bien manger. Non seulement je me fais servir, dans chaque contrée que je visite, les spécialités du pays : à Caen, les tripes succulentes : à Périgueux, les fameux pâtés de foie truffés ; à Nantes, les délicieuses truites du lac, accommodées à une sauce dont la chair des écrevisses forme la base; à Pithiviers, le pâté d'alouettes ; à Lyon et à Arles, le saucisson incomparable; à Chambord, la carpe; à Lille, le rouget, etc. Mais, dans chaque hôtel où je descends, je ne manque jamais de me faire servir le plat qui, la plupart du temps, a fait donner son nom à la maison. Pourquoi un hôtel aurait-il pris l'appellation des « Deux Pigeons » s'il n'avait une manière originale d'accompagner le pigeon ? Voilà tout le secret de ma santé robuste et de mon radieux naturel. Faites comme moi et vous serez toujours «gai z'et content ». Suivez mon exemple et l'on dira partout de vous :

Qu'il pleuve ou vente
Toujours il chante,
Soir et matin
Sur son chemin.

« Vous serez un aimable compère, un joyeux luron, lorsque vous vous ferez servir un poulet rôti à l'hôtel du « Chapon fin », lorsque vous ne demanderez pas autre chose qu'un gigot de pré-salé à l'auberge du « Mouton blanc ». Adoptez ma méthode, monsieur, vous vous en trouverez bien. Si vous descendez à « l'Hôtel du Grand Cerf », n'y mangez que du gibier, mais tout spécialement du cerf. Pour que le patron de cet établissement ait donné à sa maison ce nom qui l'a fait remarquer parmi tous les établissements similaires, il faut qu'il serve du cerf à tous les repas et qu'il aît des façons originales et personnelles de l'accommoder. On mange bien partout, mais encore faut-il savoir choisir le meilleur parmi les bons coins. Pour rien, vous n'entendez, pour rien au monde, je ne consentirais à descendre dans un hôtel dont la devise serait : « Au Cheval Pie » et encore moins dans un qui s'intitulerait « Au Chien Fidèle » ou au « Chat Botté», parce que, malgré mes nombreux voyages, je n'ai jamais pu m'habituer à manger du chat, du chien ou du cheval. Mon estomac ne supporte pas ces nourritures.

LE COURRIER DE JEAN-LOUIS

Réponse de la Fanchette.

Poliez-Pittet, juillet 1894.

Mon Jean-Louis,

J'ai lu avec palpitations ta lettre que le facteur m'a remise pendant que je donnais aux poules. Tu as oublié de mettre un timbre. Heureusement que ces malins de postiers, qui se croient tant fins, n'y ont rien vu, mais si ça venait à se savoir par le village... !

J'espère pourtant bien que tu n'as pas encore tout dépensé de ces cinq francs que tu avais en partant pour le service. Parce que, je commencerais par croire que tu fais des orgies de mauvaise vie par ce Lausanne, avec un tas de ces gourgandines qui rôdent le soir autour de la caserne, à ce que m'a dit le fils au juge. Si jamais j'apprends la moindre des choses sur toi, je viendrais directement moi-même, et à pieds, s'il le fallait, pour te faire les cornes par devant toute la compagnie qui devrait avoir honte et vergogne de tolérer des choses pareilles.

Je veux bien continuer à être ta Fanchette pour la vie, mon Jean-Louis, mais si tu te laissais enjôler par une de ces effrontées de traîne-partout, tu peux être sûr que j'écris à ton colonel pour qu'il te fasse mettre pour trois semaines dans un cachot, avec un cadenas à secret. Ce serait alors fini entre nous deux et moi et tu aurais beau venir piorner vers ta Fanchette, elle t'enverrait aux pives. Mais avant qu'on se brouille les deux, je veux que tu me renvoyes les chaussettes que je t'ai raccommodées et renforcées aux talons et que tu trouveras dans cette lettre, avec les deux tommes toutes fraîches que tu m'as demandées. Tu trouveras aussi du fil et une aiguille, avec les trois boutons de rechange du caleçon que tu as fait sauter dans ta dernière lettre. Tu trouveras ça entre les tommes, pour ne pas que ça se perde, quand tu déferas le paquet. J'ai dix pieds de honte de penser que tu aies pu faire du service militaire avec des caleçons pas en ordre.

La sœur du grand Félix de la Greubenette va se marier bientôt avec l'aîné des Pitteloup, de la Pinte d'en-haut. Il sera bien arrangé avec une femme pareille, une petite couturière de rien qui nous méprise parce qu'elle a été première pique-pattes dans la haute couture, comme elle dit. Il paraît qu'elle se met du rouge, les jours de lessive et des bas de soie pour faire à fond. Tout de même, ta Fanchette, ça sera une autre paire de manches, tu verras.

La femme au syndic vient d'accoucher. C'est encore une fille, alors qu'ils comptaient que ce serait un garçon. Après tout, ce serait pas juste que tout leur réussisse, à ces gens-là. Au dernier concours de bétail, leur taureau a déjà été primé.

Demain, je vais donner un coup de main à la femme à l'Assesseur qui fait boucherie. J'aime bien y aller, parce qu'elle fait du rude bon café, avec du beurre et de la confiture, en veux-tu, en voilà. Ils veulent pas aller loin, avec cette vie de dépensiers, c'est moi qui te le dis.

Pour ce qui est de la jument, la Grise, tu sauras qu'on ne l'a plus. On l'a truquée... devine-